Ce qu'il nous revient d'affronter

What is ours to contend with

Onze uitdaging voor de toekomst

Philippe Mesnard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/1321>

DOI : 10.4000/temoigner.1321

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 4-5

ISBN : 978-2-84174-688-0

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Philippe Mesnard, « Ce qu'il nous revient d'affronter », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 119 | 2014, mis en ligne le 01 janvier 2016, consulté le 23 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/1321> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.1321>

CE QU'IL NOUS REVIENT D'AFFRONTER

→ Par **Philippe Mesnard**,
Directeur de la rédaction

Nous entrons dans le calendrier commémoratif des 70 ans de la fin de la Seconde Guerre mondiale et de ladite « libération » d'Auschwitz. J'ai toujours été frappé par cette facilité à pouvoir utiliser, pour des questions aussi graves, des termes si inadéquats ou maladroits, passant pour des vérités élémentaires. En effet, même si aux yeux des déportés, les soldats soviétiques ont représenté des libérateurs, l'on sait que le camp avait été abandonné par les SS avant leur arrivée. Je ne voudrais pas reprendre une fois encore l'antienne des camps qui n'ont jamais été un objectif stratégique. Mais revenir sur l'utilisation de ces mots que, comme des évidences, l'on emploie sans distance critique. Ne suffirait-il pourtant pas d'entendre qu'un terme est repris de bouche en bouche à l'excès, pour qu'aussitôt un clignotant signale à notre attention qu'il faudrait s'intéresser non tant à la pertinence de ce à quoi il renvoie, qu'à ce que son caractère répétitif pourrait bien rendre opaque ? Or, c'est généralement tout le contraire. Plus on l'entend, plus on le répète jusqu'à ce qu'il se construise toute une *doxa* autour de lui. Il en est ainsi de l'expression la « disparition des témoins ». Allons-y voir de plus près.

La force sémantique de cette expression doit en partie venir du thème théologique des derniers témoins, mais pas seulement. **IL Y A UNE QUINZAINE D'ANNÉES, ON PARLAIT DÉJÀ DE LA DISPARITION DES TÉMOINS**, et je m'étais dit que

c'était bien maladroit de signifier à ces personnes ce qu'elles savaient déjà, ce que l'on sait tous : la finitude de la vie. Et si, pour certains, la vie est prolongée par « l'herbe drue des œuvres fécondes » (Proust), cette relève n'a guère d'incidence sur la durée biologique de nos existences ordinaires. **POURQUOI S'ENTÊTER ALORS, AU RISQUE DE BLESSER, À RABÂCHER CE CONSTAT**, a fortiori, en direction d'individus qui ont vécu une expérience chargée de violence et de mort, et qui en sont devenus comme les représentants aux yeux du monde ? Il y a certes de l'angoisse derrière cela, mais pas seulement. Car on n'en a pas manifesté autant pour d'autres événements, les soldats de 1914-1918, par exemple, et cela ne s'est pas tourné en un tel lieu commun, adopté aussi unanimement.

Les grandes campagnes d'enregistrement vidéo des années 1990 et 2000 ont pourtant tenté d'anticiper cette absence. Initiées par le projet Fortunoff à Yale, puis globalement relayées à travers le monde par la Fondation Spielberg, elles ont permis de récolter les multiples récits d'expérience de la terreur nazie venant de ceux dont on entend aujourd'hui qu'ils nous quittent. Mais l'accumulation de ces dizaines de milliers d'heures maintenant en phase de numérisation, pour ainsi dire, la promesse d'une éternité digitale ne pallie pas plus la *disparition des témoins*, qu'elle ne tempère la résurgence obsessionnelle de cette expression. Je me dis alors que cet usage peut signaler le désarroi de ne

pas avoir trouvé de modèle pérenne pour la transmission d'une expérience collective dont la radicalité et la diversité de la violence ont durablement dépassé les mesures qu'admettait le temps durant lequel elles ont été perpétrées, et dépassent encore aujourd'hui notre temps. Lié à la « disparition des témoins », **CE DÉSARROI EST PROBABLEMENT COMPENSÉ PAR LA FERVEUR PÉDAGOGIQUE À VOULOIR INTERPELLER À TOUT PRIX LES PUBLICS JEUNES**, du secondaire, parfois même du primaire, pour leur divulguer un enseignement sur cette période historique. Mais là aussi, pour nécessaires que soient ces initiatives, on a l'impression que le bateau continue de prendre l'eau, l'antisémitisme ne décroît pas, il avance maintenant masqué de différentes façons et les partis extrémistes ont enregistré une surprenante progression en Europe, de son cœur (la Hongrie) jusqu'à ses bords occidentaux et orientaux.

Je rappelle que dans son dernier livre, *Les Naufragés et les rescapés* (1985) et plus particulièrement dans le chapitre sur la « zone grise », Primo Levi a remis en question les modèles de transmission testimoniale. Il a reproché aussi bien aux déportés — se mettant lui-même en première ligne —, qu'aux jeunes de s'être mutuellement entendus sur des versions stéréotypées qui non seulement limitaient l'appréhension des événements, mais perdaient de leur pertinence dans le monde contemporain, ne devenant plus que de l'« histoire ». Après avoir passé vingt ans à témoigner dans les écoles, il a proféré le terrible constat — non de la

disparition des témoins, lui qui allait le 11 avril 1987 se jeter du troisième étage au bas de l'escalier de son immeuble —, mais de la faillite de la transmission telle qu'elle était instituée. Là, se tient le véritable problème de notre *âge* pour lequel il ne s'agit pas de trouver forcément les réponses, mais les questions justes qui nous concernent, se rangeant parmi celles qu'Imre Kertész appelle les « grandes questions éthiques ».

Dans sa conférence « L'Holocauste comme culture » (1992), Kertész prolonge à sa manière la réflexion de Primo Levi. **CE N'EST PAS AVEC LES « CONDOLÉANCES », DIT-IL, NI LE « REGRET » QUE LE GÉNOCIDE DES JUIFS ACQUERRA UNE PLACE DANS LA CULTURE** tout en échappant à la fétichisation, à la sacralisation, ou encore à la réduction par un discours explicatif. Cette place, dit-il toujours, pour qu'elle devienne une partie « indispensable » de notre conscience doit être fondée sur un « jugement de valeur » qui ne se laisse pas circoncrire dans une *leçon de morale*. Kertész, dont la pensée s'est considérablement universalisée depuis 1989, acceptera certainement que l'on prolonge ses propos en considérant qu'un questionnement sur les fondements du monde que nous voulons, résolument ancré sur les droits de l'homme, doit passer par Auschwitz, tout autant que par la critique de modèles dont on s'est trop confortablement accommodé. Voilà maintenant, alors que les témoins disparaissent réellement, le problème qu'il nous revient d'affronter 70 ans après la « libération » d'Auschwitz. ■

Errata Dans le n° 118 de la revue, l'article de la rubrique Grand angle, *Au-delà des légendes*. Entretien avec Sophie De Schaepdrijver (p. 47-53) a été traduit du néerlandais par Jean Raoul Mengardueque – L'article de la rubrique Varia, *It happened seventy years ago, in Hungary* du Prof. Dr. Szabolcs Szita (p. 146-154) a été traduit du hongrois par Robert Istvan Bodi et révisé par Janos Frühling et Anneleen Spiessens.